

Laval théologique et philosophique



M.XHAUFFLAIRE, *La « théologie politique »*. Introduction à la théologie de J. B. Metz. Tome I. Coll. « Cogitatio fidei », n° 69, Paris, Éditions du Cerf, 1972 (13.5 X 21.5 cm), 145 pages

R.-Michel Roberge

Volume 31, Number 1, 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020467ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020467ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roberge, R.-M. (1975). Review of [M.XHAUFFLAIRE, *La « théologie politique »*. Introduction à la théologie de J. B. Metz. Tome I. Coll. « Cogitatio fidei », n° 69, Paris, Éditions du Cerf, 1972 (13.5 X 21.5 cm), 145 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 31(1), 102–103. <https://doi.org/10.7202/1020467ar>

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre d'un œcuméniste publiant dans une collection œcuménique, l'ouvrage est à saveur décidément protestante. Ce n'est cependant pas ce qu'annonce la présentation de l'étude. L'auteur voudrait proposer un dépassement de la traditionnelle opposition d'un protestantisme défini par la prédication et d'un catholicisme par les sacrements.

Le professeur Vajta nous offre d'abord un tour d'horizon des problématiques que peut évoquer le couple Évangile et sacrement : 1) le « et » de controverse ; 2) le « et » de relation de réciprocité ; 3) le « et » de juxtaposition ; 4) le « et » d'indication de priorité. Le lecteur est ainsi acheminé vers une question encore plus fondamentale. Qu'entendre par sacrement ? Et quelle relation mettre entre salut et sacrement ? L'auteur distingue cinq réponses dans la chrétienté actuelle : 1) la solution christologique (Barth) où l'Incarnation est l'unique sacrement si bien que le sacrement ne serait que réponse humaine à l'action de Dieu et non, comme tel, un événement de grâce ; 2) la solution kérygmatisque (Bultmann) où l'événement de salut n'est pensable que dans le kérygme abordé dans la foi ; 3) la solution ecclésiologique du catholicisme actuel qui tend à considérer l'Église comme l'extension de l'être divinohumain du Christ ; 4) la solution cherchée dans la perspective trinitaire de l'histoire du salut (anamnèse), « le maintenant de l'homme dans l'histoire du salut (étant) la rencontre concentrée de Dieu qui puise au passé et anticipe l'avenir » (p. 36) ; 5) la solution cosmico-phénoménologique où la création, entre les mains de l'homme guéri dans sa foi au Créateur, retrouve son sens de sacrement de la présence de Dieu.

Le second chapitre est un exposé traditionnel de l'insistance réformée sur la justification par la foi seule. Cette question est ensuite abordée : « Quelles notions ou contextes scripturaires ont pu préparer le terrain au concept de mérite si celui-ci est aujourd'hui conservé — à tort ou à raison — dans le langage théologique ? » (p. 67). L'exégèse est ici encore typiquement, pour ne pas dire agressivement, protestante. C'est en réaction contre les excès de la théologie catholique que Luther et les diverses confessions de foi luthérienne auraient lutté contre la notion de mérite. Après avoir montré comment le Baptême et la Cène s'enracinent dans le mystère du Royaume, le quatrième chapitre nous offre une intéressante synthèse de la théologie sacramentaire des grands réformateurs : Luther, Mélancton et Calvin.

Vajta nous présente ensuite un essai de systématisation autour des grands pôles d'interpréta-

tion jusque-là dégagés : réalité créée de l'homme et de la créature ; réalité salvatrice de l'Événement du Christ ; réalité de l'Église cachée ; réalité pneumatique de l'eschaton. Au chapitre VI, la considération est plus pratique. Il s'agit d'un examen de la crise actuelle de la liturgie protestante en regard principalement du phénomène de la sécularisation.

Il est regrettable que l'auteur en soit resté, tout au long de l'ouvrage, à une notion de sacrement presque uniquement centrée sur l'individu sacramentalisé. Une large partie du débat interconfessionnel est en effet due à la définition étriquée du sacrement, qui sert de base de part et d'autre. Il semble temps de réinventer les échanges sur la base élargie d'un sacrement ordonné à construire une Église essentiellement missionnaire, non plus seulement de sauvés béats.

L'étude a le grand mérite d'être sans détour.

R.-Michel ROBERGE

M. XHAUFFLAIRE, **La « théologie politique ».**

Introduction à la théologie de J. B. Metz.
Tome I. Coll. « Cogitatio fidei », n° 69, Paris,
Éditions du Cerf, 1972 (13,5 × 21,5 cm), 145
pages.

M. Xhaufflaire se propose, dans ce premier volume d'un ouvrage en deux volumes, de nous présenter la « théologie politique » de J. B. Metz, à la lumière de la discussion qu'elle a suscitée. Bon analyste de la théologie contemporaine, lui-même disciple de Metz et ayant eu accès à de nombreux inédits, Xhaufflaire a toute autorité pour nous initier à ce courant théologique.

Face aux soupçons qu'engendrait son expression « théologie politique », Metz avait dû préciser son propos. Sa théologie politique se voudrait une *nouvelle* théologie politique face à l'*ancienne* trop pressée « d'identifier directement les représentations eschatologiques de la foi avec une forme déterminée du projet politique » (p. 20). Positivement, Metz tenterait de mettre la foi chrétienne en relation avec l'histoire moderne de la liberté. Cette liberté serait celle qui reste sensible à la dimension eschatologique de l'avenir par opposition à une liberté réduite à un avenir qui ne serait que simple extrapolation des valeurs actuelles. Il n'est cependant pas question d'exclusion d'un engagement dans la réalité sociopolitique. « En d'autres termes, la réserve eschatologique n'a pas comme effet de distinguer strictement un avenir du monde, remis aux mains de l'homme, et un avenir absolu, dont seul Dieu

serait le possesseur » (p. 36). La réserve eschatologique de Metz se voudrait l'expression « du fait que toute œuvre de libération a, elle aussi, besoin de libération » (p. 42). Elle prend son dynamisme critique dans la mémoire « subversive » de Jésus-Christ vécue en Église.

Mais comment la théologie politique de Metz perçoit-elle l'Église (ch. IV)? Son rôle serait de médiatiser la proclamation eschatologique du salut et de susciter de façon critique l'espérance dans « des situations précises d'injustice, de domination, de violence, etc. » (p. 59).

L'éthique serait aussi instance de la portée politique de la foi eschatologique (ch. V) pour autant qu'elle permettrait de neutraliser le caractère totalitaire d'une « théologie pure » (p. 95). Comme *praxis*, la théologie politique de Metz se donnerait pour tâche de scruter « les possibilités d'une insertion sociale chrétienne à coefficient de libération » (p. 140) dans une optique de solidarité avec les plus opprimés.

La présentation que fait Xhauffaire de Metz s'accompagne de parallèles et de confrontations avec une foule d'auteurs, surtout allemands, préoccupés des mêmes questions. De là, l'intérêt non négligeable de l'ouvrage pour celui qui veut être introduit à la nouvelle théologie politique.

R.-Michel ROBERGE

Guy LAFRANCE, *La philosophie sociale de Bergson. Sources et interprétation*. Coll. « Philosophia », Éditions de l'Université d'Ottawa, 1974 (15,5 x 23,5 cm), 148 pages.

L'auteur, dans l'avant-propos, situe clairement son projet et en donne les lignes majeures. Ce livre « vise en premier lieu à dégager les éléments de la philosophie sociale de Bergson, mais surtout à les situer par rapport au climat intellectuel de l'époque » (p. 7). Il ne s'agit donc pas seulement d'une synthèse de ce que pense Bergson en philosophie sociale. Comme l'indique le sous-titre du volume, l'auteur veut retracer les sources qui ont alimenté la réflexion du philosophe et en venir à une interprétation de la pensée sociale vue à la lumière de ces sources.

Bergson connaissait bien les travaux de l'école sociologique. C'est dans cette école que Lafrance cherche le cadre de référence de Bergson et aussi les idées avec lesquelles il a dû se confronter. « Nous estimons par là, ajoute l'auteur, pouvoir mieux connaître les sources qui ont alimenté la réflexion bergsonienne et rendre ainsi possible une

meilleure interprétation de la pensée sociale de Bergson. Tout en apportant une contribution aux études bergsoniennes, nous voulons à travers l'exemple de Bergson mettre en lumière le problème des rapports entre l'entreprise philosophique et l'entreprise sociologique sur les questions sociales. » (p. 12)

Voilà le projet bien campé; l'auteur le développe en deux parties. Une première traite des fondements de la vie sociale et veut surtout « attirer l'attention sur l'importance du rôle que jouent, dans l'interprétation bergsonienne des faits de la vie sociale, ces instruments de la vie sociale que sont l'intelligence fabricatrice et le langage » (p. 12). La seconde partie est beaucoup plus élaborée. Elle « comporte, outre un exposé de la philosophie sociale de Bergson, une recherche de ses sources et un essai d'interprétation » (p. 12).

Comment l'auteur réalise-t-il son projet? Signalons immédiatement que le langage est clair et simple. La pensée progresse avec logique et simplicité. On est devant une œuvre courte, bien développée malgré une sérieuse disproportion entre les deux parties. Les titres et les sous-titres sont bien choisis et disent vraiment ce qu'on trouve dans l'ouvrage. Autant de qualités qui sont à souligner car elles rendent la lecture plus agréable et enrichissante.

L'auteur maîtrise bien la pensée bergsonienne. On pourrait discuter certains points d'interprétation. Ainsi, il nous semble parfois durcir quelque peu le dualisme bergsonien. Par ailleurs, nous nous demandons s'il est adéquat de faire de la psychologie le pilier de la pensée bergsonienne. Mais d'une façon générale, la pensée sociale de Bergson est nettement présentée. L'auteur voit bien les points cruciaux, tels la notion bergsonienne de l'intelligence ou encore la jonction entre mystique et société. L'étude sur l'intelligence et le langage dans leur jonction avec la société nous semble tout particulièrement pertinente et apte à clarifier bien des discussions inutiles sur l'anti-intellectualisme de Bergson.

Si Lafrance réussit une claire synthèse de la pensée bergsonienne en ce qui regarde la vie sociale, il ne se prive pas de critiquer cette pensée. Et les critiques sont souvent incisives et brèves. « C'est là manifestation de l'angélisme » (p. 61), affirme-t-il face à la vision futuriste de Bergson. « La critique bergsonienne de Kant est ici bien expéditive. Elle est même injuste » (p. 48), soutient l'auteur, en référant d'ailleurs fort habilement à madame Madaule qui a longuement étudié cette question. On pourrait multiplier les exemples